



HAL
open science

Lire Fred Turner

Christophe Masutti

► **To cite this version:**

Christophe Masutti. Lire Fred Turner. Retour d'utopie. De l'influence du livre de Fred Turner, C&F Éditions, pp.70-82, 2023, Les Cahiers de C&F Éditions, 978-2-37662-063-1. <halshs-04139726>

HAL Id: halshs-04139726

<https://shs.hal.science/halshs-04139726v1>

Submitted on 23 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-SA 4.0 - Attribution - ShareAlike - International License

Lire Fred Turner

Christophe Masutti

Paru dans : Collectif, *Retour d'Utopie. De l'influence du livre de Fred Turner*, Caen : Les cahiers de C&F éditions, juin 2023, p. 70-82.

Achat et téléchargement : <https://cfeditions.com/retour-utopie/>

PRÉ-PUBLICATION

Lire Fred Turner : de l'usage de l'histoire pour préfigurer demain

École primaire, un MO5 pour deux élèves : créez un programme en BASIC pour entrer une variable (INPUT \ | Var) et imprimez / affichez (PRINT) un message utilisant cette variable. Par exemple, demandez l'âge de l'utilisateur et imprimez un message du type : « tu as [\$AGE]* ans ! ».

Grâce au plan Informatique Pour Tous lancé en 1985, toute ma scolarité j'ai pu apprendre à bidouiller sur des machines. Je faisais aussi partie de ces chanceux qui avaient *un ordinateur à la maison*. Du Thomson, s'il vous plaît ! comme à l'école¹. Certes, la plupart du temps l'ordinateur était associé à des petits jeux à l'heure du goûter, mais j'avais intégré le discours paternel selon lequel ces machines allaient changer le monde. C'était sûr ! Comment ? Aucune idée, mais... garanti sur facture : plus tard, tout le monde aurait un ordinateur. Finies les inégalités. Et puis surtout, il se disait que quelque part, là-bas, on pouvait « avoir Internet ».

Le génie informatique était dans l'air du temps. Il était sorti de l'administration publique ou des bureaux des entreprises pour entrer dans les foyers, en plus petit. On racontait aussi beaucoup d'histoires. Celle qui a sans doute le plus marqué ma génération était la légende de Steve Jobs et Steve Wozniak qui avaient développé les premiers Apple dans le garage familial. Je crois que ce *storytelling*, bien que reposant sur des éléments tout à fait véridiques, a connu toutes les variations possibles et imaginables... il donnait de l'espoir : chacun pouvait participer à la grande aventure de l'innovation numérique. Parce que l'ordinateur personnel concernait tous les foyers, et parce qu'il nous laissait présager un monde différent, celui de la croissance technologique infinie à la portée de toutes et tous, ce récit nous faisait du bien. Pour un adolescent, cet imaginaire était extrêmement puissant : l'autodétermination n'était plus une conquête sociale où l'on devait faire ses preuves sur l'antique schéma familial mais plutôt par l'acquisition de dispositifs et de compétences technologiques. Savoir manier un ordinateur, c'était pouvoir conquérir le monde.

1 En connaisseur, je jalousais les camarades qui crânaient avec leurs Macintosh dont la jolie pomme en bas à gauche de l'écran provoquait en moi un mélange de fascination et d'envie.

Frustration. Aujourd'hui, nous n'avons jamais eu autant de dispositifs numériques jusque dans les poches de nos pantalons (on s'attend à la prochaine étape, transhumaniste, d'un branchement direct sur le cerveau développé par Elon Musk et sa société Neuralink) et nous n'avons jamais été autant aliénés par la technique. Paradoxalement cette aliénation est aussi la manifestation de ce que la technique dans le monde capitaliste a de redoutable : elle n'a jamais autant servi à renforcer les inégalités. En somme, le sentiment d'avoir été trompé quelque part. Mais où ?

Juste douitte

Dans les lectures qui ont guidé mon engagement en faveur des libertés numériques, d'abord, et ensuite sérieusement anticapitaliste, il y a les livres de Fred Turner. Tout particulièrement *From Counterculture to Cyberculture* et *The Democratic Surround*². Bien sûr George Orwell, Aldous Huxley, Philip K. Dick figurent dans le top 10 des auteurs que tout (h)ac(k)tiviste connaît parfaitement. Mais avec Fred Turner nous sommes dans une autre catégorie, celle du « sérieux conceptuel » des essais universitaires (le premier livre est tout de même une thèse de doctorat). Il a l'énorme mérite de m'avoir livré une relecture toute différente de l'histoire de l'économie numérique. D'ailleurs, c'est en prenant modèle sur cette manière multidimensionnelle d'envisager l'histoire (on aurait dit une histoire *totale*, il y a quelques temps) que j'ai moi-même proposé une relecture complète de l'informatisation de la société depuis les années 1960 à l'aune de la marchandisation des données numériques³. Nous avons clairement besoin de comprendre comment, dans l'histoire du capitalisme, se sont formés les discours qui sous-tendent le refrain sans cesse ânonné et plébiscité de la croissance des plateformes et autres avatars de la Silicon Valley. Et c'est à cela que s'est attelé Fred Turner.

Fred Turner pose les bonnes questions en soulevant des paradoxes. Comment se fait-il que des entreprises comme Alphabet ou Apple soient aujourd'hui non seulement les plus grandes capitalisations boursières au monde (et dans l'histoire de l'économie) mais prétendent aussi promouvoir tous les idéaux auxquels j'adhérais adolescent⁴, à partir d'un imaginaire communautaire qui date l'époque hippie : des relations sociales basées sur le partage, la liberté, l'autodétermination, l'accomplissement de soi. N'y a-t-il pas comme une contradiction ? L'histoire de Stewart Brand, du *Whole Earth Catalog* et de sa communauté virtuelle (Whole Earth 'Lectronic Link, The WELL) est sans doute le meilleur exemple qu'ait pu choisir l'historien. Il met en perspective les éléments biographiques d'un personnage hors du commun (comme l'écrit Dominique Cardon dans sa préface, « *un point d'intersection d'univers hétérogènes* ») et des dispositifs techniques (catalogue et messages électroniques). Cette rencontre marque la jonction entre la contre-culture californienne des années 1970 et les idéaux communautaires des années 1950 et 1960⁵ qu'elle a su brasser, mais cette fois projetés dans

2 Les deux ouvrages sont traduits en français chez C&F Éditions : Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture*, Stewart Brand, *un homme d'influence*, C&F éditions, 2012 ; Fred Turner, *Le cercle démocratique. Le design multimédia de la Seconde Guerre mondiale aux années psychédéliques*, C&F éditions, 2016.

3 Christophe Masutti, *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance*, C&F éditions, 2020.

4 Entre 1989 et 1994, j'écoutais beaucoup Pink Floyd et les Doors et passais pour un vieux. Aujourd'hui j'écoute du Heavy Metal... on ne rajeunit pas.

5 C'est le changement culturel du lendemain de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960, porté par la littérature comme au cinéma, la *beat generation* et le mouvement hippie : les années 1970 sont la décennie du

l'élan technologique du dernier quart du XX^e siècle en tant que modèles de développement et d'épanouissement économique. Ils annonçaient ainsi les plateformes de l'économie numérique que nous connaissons aujourd'hui.

Outre Stewart Brand, il y eu d'autres exemples de célébrités tout aussi transversales, entre technologie et projet de société. On peut citer le très paradoxal Jerry Rubin, cofondateur du mouvement YIPPIES (Youth International Party) à la fin des années 1960 et fortement impliqué dans les mouvements contre la guerre du Vietnam⁶. Il devint par la suite l'un des hommes d'affaires des plus en vue (notamment dans les cercles Républicains), et l'un des premiers investisseurs d'Apple... En 1970, il écrivait pourtant dans *Do It*⁷, sorte de manifeste synthétique hippie :

La révolution est rentable. Alors les capitalistes essaient de la vendre. Les proxénètes de l'argent prennent les meilleures choses que nos cœurs et nos esprits produisent, les transforment en produits de consommation avec une étiquette de prix, puis nous les revendent comme des marchandises.

Dans un autre genre, pour sa part sur une trajectoire fidèle à ses engagements de jeunesse, on peut citer aussi Lee Felsenstein, l'un des initiateurs du projet Community Memory en 1972, un grand forum électronique d'annonces en tout genre maillé sur le méta-projet Project One, considéré alors comme la première « commune numérique ». Lui-même féru des travaux d'Ivan Illich sur la convivialité, Lee Felsenstein a travaillé dans la Silicon Valley chez Osborne Computer Corporation et contribua significativement à la conception du premier ordinateur portable Osborne-1 en 1981. Membre fondateur du Homebrew Computer Club, il a travaillé comme expert dans de nombreux projets industriels d'interfaces novatrices, permettant à l'industrie américaine de conquérir des parts de marché importantes. Lee Felsenstein a su mettre en accord ses convictions sur le rapport homme-machine et les nombreuses innovations que nous lui devons. À l'inverse de Jerry Rubin, Lee Felsenstein n'a pas abandonné ses idéaux. Sa carrière démontre que l'industrie a toujours su aménager des espaces d'innovation sur un mode d'organisation horizontale, à l'image des *skunk works* de Lockheed Martin depuis les années 1940 en Californie, un des exemple du mode de fonctionnement ouvert de l'appareil technico-militaire hérité de la période de la Seconde Guerre mondiale parfaitement décrit par Fred Turner. En conciliant les impératifs économiques de l'investissement en innovation et la culture de la créativité collective des ingénieurs-hackers de la Silicon Valley, Lee Felsenstein est lui aussi un archétype des *ingénieurs hétérogènes* (pour reprendre la terminologie de John Law⁸).

Les « univers hétérogènes » dont ces personnages sont des points de jonction, sont des univers composés des hackers amateurs, des communautés hippies, de la recherche académique, des arts et des producteurs de micro-informatique. Ils sont intriqués dans deux toiles, celles du marché capitaliste d'une part, et celle de la contre-culture, d'autre part. Et le tout, comme le montre Fred

basculement.

6 Lors d'un procès célèbre à Chicago en 1969, il fit partie des 7 accusés de conspiration pour avoir interrompu la Convention nationale démocrate de 1968. Le procès fut surnommé celui des Chicago Seven.

7 Jerry Rubin, *Do It ! Scenarios of the Revolution*, New York, Simon and Shuster, 1970, p. 235.

8 John Law J., « Technology and Heterogeneous Engineering : The Case of Portuguese Expansion », dans : W. E. Bijker, T. P. Hughes & T. J. Pinch (dir.), *The Social Construction of Technological Systems : New Directions in the Sociology and History of Technology*, Cambridge, MA, MIT Press, 1987.

Turner dans son second ouvrage, dans un rapport qui n'est pas antithétique.

Contre-contre-culture

Longtemps on a compris la fin du mouvement hippie comme une forme d'absorption de la contre-culture dans la culture de masse, c'est-à-dire une exploitation économique du mouvement contre-culturel (c'était ce que pensait alors Jerry Rubin et qu'illustre la citation ci-dessus... et il y avait du vrai). D'une part on supposait que l'industrie et les services avaient su si bien adapter leurs produits à la jeunesse des années 1970 que cette dernière y trouvait une nouvelle façon de vivre, dans un grand écart entre Karl Marx et Coca-Cola. D'autre part on a souvent accusé la jeunesse contre-culturelle d'être restée dans le brouillard de l'indicible : une révolte permanente qui ne se serait jamais conceptualisée ni unifiée pour proposer une sortie claire face à l'histoire réactionnaire. Le marketing et la consommation de masse auraient finalement su apaiser ces frustrations dans le miroir narcissique de la réussite individuelle capitaliste.

Cette manière de considérer la contre-culture comme un intermède sans lendemain est pourtant fallacieuse :

- parce que ce qu'on a appelé « contre-culture » était la capacité pratique des groupes sociaux d'inscrire leurs ressources culturelles dans un registre discursif certes très varié mais permettant de donner un sens à un quotidien fait de transformations politiques et de crise économique, face auquel il fallait proposer d'autres imaginaires que le seul horizon de la paix sociale « à tout prix » issu du traumatisme de la Seconde Guerre mondiale. Ces nouveaux imaginaires se sont manifestés à travers la cyberculture des années 1970 et 1980 ; c'est ce que montre Fred Turner.
- parce que la contre-culture, dans sa signification première forgée par Theodore Roszak⁹, est d'abord une critique weberienne du modèle industriel. Ce dernier ne pouvant qu'aboutir à une domination technocratique, il faut remettre en cause la culture industrielle et ses sphères intellectuelles, esthétiques et politiques pour proposer un nouveau regard sur le *moi* ou le *soi*, supérieur aux contingences techniques qui pourtant nous submergent.
- parce que toute forme de contre-culture, y compris aujourd'hui, se caractérise par une grande diversité d'actions et de discours qui rend justement le concept global de contre-culture assez peu pertinent, car trop généraliste, pour analyser les groupes sociaux et leurs situations.

Le concept de *préfiguration* proposé par David Graeber ou Marianne Maeckelbergh¹⁰ dans leur approche du mouvement Occupy Wall Street pourrait nous servir ici, bien qu'il soit quelque peu anachronique. Faisons fi exceptionnellement de cette question méthodologique et posons-nous la question : de quoi les communautés contre-culturelles des années 1970 étaient-elles les préfigurations ? À vrai dire, les espaces d'expérimentation collectifs et individuels de ces

9 Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture. Reflections on the Technocratic Society and Its Youthful Opposition*, New York, Doubleday & McClure 1969.

10 Voir David Graeber & Alexie Doucet, *Comme si nous étions déjà libres*, Montréal, Lux éditeur, 2014. La préfiguration est l'« *idée selon laquelle la forme organisationnelle qu'adopte un groupe doit incarner le type de société qu'il veut créer* ». Voir aussi Marianne Maeckelbergh, « Doing is Believing: Prefiguration as Strategic Practice in the Alterglobalization Movement », *Social Movement Studies*, vol. 10, num. 1, 2011, pp. 1-20.

communautés n'ont pas vraiment essaimé parce qu'ils ne formulaient pas de solution pratique et politique pour changer de modèle social à partir d'expériences collectives. À la place, on les a souvent vu justement comme un refus du politique... alors qu'ils étaient d'abord autant de formes différentes de critiques des institutions, artistiques et/ou techniques.

Émanciper avant de proposer. C'est une option qui a toutefois trouvé dans certains espaces des formes de réalisations bien concrètes. C'est le cas du mouvement pour le logiciel libre (*Free Software Movement*). En effet, si Richard M. Stallman¹¹ et ses amis créèrent la FSF (*Free Software Foundation*) au milieu des années 1980, c'était parce qu'il fallait créer un cadre formel pour l'échange libre des logiciels, ce qui deviendra plus tard la Licence publique générale (GPL, *General Public License*), une réponse aux stratégies de domination de l'industrie logicielle sur les utilisateurs par le biais de la propriété intellectuelle. Cet échange libre des logiciels était en réalité une pratique amorcée dès les débuts de la Seconde révolution informatique, celle des systèmes d'information, quand apparurent sur le marché les gros ordinateurs (*mainframe*) autour desquels les communautés hackers s'agitaient. Au milieu des années 1980, une histoire était réécrite, celle du monde idéal communautaire de la décennie précédente où les logiciels et les connaissances s'échangeaient librement (alors que ce n'était le cas que dans les petits interstices proches du monde académique) et c'est ce monde, ce modèle d'organisation sociale, qu'il fallait défendre et faire advenir... même si la liberté des programmeurs devait primer sur la convivialité illichienne des objets techniques concernés (les programmes). Ainsi au nom de la liberté, certains hackers de renom tels Eric Raymond firent sécession et promurent une vision toute différente et libertarienne de l'ouverture du code source : un outil de compétition dans un marché concurrentiel avec lequel il faut composer et où l'efficacité de la contribution collective permettrait la plus grande compétitivité possible du code ainsi créé, car plus efficace. En somme, une manière de montrer qu'en s'appuyant sur la créativité commune, il est possible de gagner beaucoup d'argent individuellement sans se préoccuper des libertés des utilisateurs et des conséquences éthiques d'un tel modèle économique. C'est ce qu'a fait Google avec le système Android, basé sur GNU/Linux, ou Apple avec OSX, surcouche à l'Unix libre de Berkeley.

Éteindre l'homme qui brûle

Quelle ironie, comme le montre si bien Fred Turner, de voir comment les ordinateurs sont devenus synonymes d'émancipation sociale et de rapprochements entre les groupes sociaux, alors qu'ils sont en même temps devenus les instruments du capitalisme et de la finance, aussi bien que les instruments de la surveillance et de la « société du dossier ». C'est bien en tant que « menaces sur la vie privée » que les dépeignaient les premiers détracteurs des bases de données gouvernementales et des banques à l'instar d'Alan Westin¹² au soir des années 1960. Tout s'est déroulé exactement comme si les signaux d'alerte ne s'étaient jamais déclenchés, alors que depuis plus de 50 ans de nombreuses lois entendent réguler l'appétit vorace des plateformes.

Pourquoi ? Fred Turner y répond : parce que la priorité avait été choisie, celle de transformer le *personal is political*¹³ en idéologie néolibérale par le biais d'une philosophie hacker elle-même

11 Sam Williams, Richard Stallman & Christophe Masutti, *Richard Stallman et la révolution du logiciel libre. Une biographie autorisée*, Paris, Eyrolles, 2010.

12 Alan F. Westin, *Privacy and Freedom*, New York, Atheneum, 1967.

13 C'est le ralliement des mouvements pour les droits et libertés individuels, le lien entre l'expérience personnelle

dévoquée au nom de la liberté et de l'accomplissement de soi.

Le problème de la Silicon Valley est d'avoir construit des imaginaires techno-solutionnistes sans prendre en compte que la révolution numérique est d'abord celle de la rationalisation des processus de production à la conquête de nouveaux espaces d'accumulation de capital. Dans ce contexte, entre les microprocesseurs et l'accumulation des données, l'accomplissement de soi (l'expérience individuelle partagée) ne peut être un projet de transformation sociale « convivial », mais plutôt une intégration individuelle des techniques numériques dans un schéma compétitif libéral. Tout essai de transformation sociale par l'innovation technique ne pouvait se faire que de deux manières dans un tel schéma capitaliste. On pouvait entrer dans une forme classique – mais contraire aux messages de la contre-culture – où l'objectif est de produire de la valeur concrète (la submersion technique de Rozack). Ou bien l'on pouvait dissocier la production de la valeur, en essayant d'oublier les contingences des chocs économiques qui ont mené à la sur-financiarisation des investissements dans la Silicon Valley (et ailleurs), et feindre d'oublier aussi le rôle des institutions elles-mêmes (l'État) sans lesquelles les parts du marché national (la consommation de masse) et mondiale (l'hégémonie des États-Unis) ne seraient pas si juteuses.

Le tout se maintient dans un discours auto-justificateur : tout est service numérique au service du bien-être et de la paix sociale. On résout les grands problèmes du monde¹⁴. Ainsi on pourrait dire que l'« économie du partage » prônée par une entreprise comme UBER, à la source des pires attaques néolibérales à l'encontre du droit du travail, est un détournement discursif des idéaux communautaires de l'organisation sociale du travail qui promeut l'accomplissement personnel par la communion des actions collectives.

Dès lors le seul lien envisageable entre la valeur et l'innovation ne peut être que postulé, de l'ordre du religieux et de la morale, du Temple central du Burning Man à l'injonction « *don't be evil* » des débuts de Google. Comme le disait Orwell dans *Le Quai de Wigan* : l'adoration de la technique et le conformisme polluent toute critique entendable du capitalisme.

S'il fallait écrire une nouvelle *Déclaration d'indépendance du cyberspace*, afin d'en défendre les espaces de liberté, elle devrait être aujourd'hui l'exact inverse du Burning Man, l'inverse de cette quête d'authenticité avortée, sclérosée par l'économie de marché, la croissance au détriment de l'environnement et la marchandisation des données. La transformation de la contre-culture en culture du capitalisme de surveillance consiste en un enfermement des individus dans un capitalisme sans horizon. C'est une politique techno-béate dont la seule réaction face aux rêves d'émancipation que les groupes préfiguratifs d'aujourd'hui lui opposent (en demandant simplement dans quel monde nous voulons vivre dans un avenir proche) consiste à se rétracter sur des valeurs réactionnaires, protectionnistes et violentes.

Saurons-nous bientôt ne pas reproduire les mêmes erreurs ? Saurons-nous préfigurer ensemble

(par exemple les inégalités de race ou de genre dont des individus pourraient faire l'expérience quotidienne) et les structures politiques et sociales qui sont à la source des problèmes et dont il fallait procéder à la remise en question.

14 Voir l'annonce de la Google Car sur le blog officiel de Google le 9 octobre 2010 : « Larry and Sergey founded Google because they wanted to help solve really big problems using technology. ». <https://googleblog.blogspot.com/2010/10/what-were-driving-at.html>.

un monde démocratique et égalitaire, en multipliant les expériences collectives et en partageant les ressources naturelles, intellectuelles et numériques ? Beaucoup d'initiatives sont à l'œuvre aujourd'hui dans tous ces domaines. Elles renouent quelque peu avec d'anciens idéaux mais ne sont pas moins lucides : elles connaissent les pièges du capitalisme et ceux du pouvoir. Il n'en est que plus urgent de les encourager et y participer.